11 Fevrier 1848.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTERAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie Progrès.

Vol. IV. No. 88

PARAISSANT LES Mardi et Vendred

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, ... £1 3
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, . . £1
Aux deux publications réunies, ... £1 1
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion. 1 2s. 6d
Dix lignes et au-dessous, première insertion. . . . . 3s. 4d.
Au-dessus par lignes. . . . . .
Toute insertion subsequente, le quart du prix
(A ffranchir les lettres.)

Feuilleton de la Revue Canadienne.

ETUDES HISTORIQUES.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE PARIS.

MARLY-LE-ROI.

II. LES MARLY, PORTRAITS ET ANECDOTES DE COUR.

(*Suite.*)

—J'aime mieux me ruiner, dit-il, que de céder à qui que ce soit l'honneur de tirer d'embarras un roi si admirable ; et je trouverais moyen de vous ruiner vous-même, si vous m'ôtiez cette occasion de lui prouver ma reconnaissances !

Desmarets cède enfin, et promet d'arranger l'affaire.

Laissant alors le traitant au contrôleur, comme il l'avait promis, Louis XIV daigne encore recevoir les remerciements de Bernard, et rentre majestueusement au pavillion royal.

La farce était jouée, dit Saint-Simon, témoin de ce qu'il appelle *cette prostitution du roi*. Desmarets n'avait pu obtenir un seul million par vingt bassesses, Louis XIV en enleva seize par quelques paroles aimables.

Et voilà comment Sa Majesté *coupa la bourse* à maître Samuel Bernard.

Le banquier fut désormais si prodigue envers le roi, qu'il fit peu de temps après une horrible banqueroute.. et ruina tous ses créanciers (1).

IV. COMMENT MARLY VIT PLEURER LOUIS XIV.

Le pauvre roi Jacques II fut à Marly l'avant-coureur des désastres de Louis XIV ; les malheurs ne firent plus que succéder aux malheurs, du jour où ce prince détrôné vint se fixer à Saint-Germain, comme l'oiseau sinistre dont l'approche annonce la mort. A peine la cour brillante encore de Louis XIV s'installait-elle à Marly, que la triste cour de Jacques II y apportait son deuil et sa tristesse.. Le roi de France s'avançait jusqu'au sommet de la première terrasse ; le roi d'Angleterre descendait de voiture et se mettait en marche.. Les deux Majestés cheminaient ainsi d'un pas égal, se joignaient au point convenu, s'embrassaient trois fois.. et passaient chez Mme de Maintenon.. Là, Jacques II réclamait une armée, promettait une victoire, annonçait des merveilles.. Et, six mois après, l'armée était perdue, la victoire devenait une défaite, et les merveilles tournaient en catastrophes.. L'hiver arrivait là-dessus, on donnait un bal pour se remettre en joie, et l'on recommençait au printemps.

Louis XIV n'était pas plus heureux du côté de l'Espagne ; les conquêtes si brillantes et si rapides de sa jeunesse étaient arrachées l'une après l'autre à sa main défaillante ; la guerre de succession lui jetait toute l'Europe sur les bras et arrachait à la France ses derniers écus et son dernier sang.

Si bien qu'un beau matin le roi voyait entrer à Marly, dans sa chambre au milieu des flatteurs, quelque visage morne et sévère ; c'était un envoyé de son fils ou de son petit-fils qui revenait du Rhin :

—Sire, nous avons perdu toutes nos possessions depuis Bale jusqu'à Coblentz.

Un autre jour, c'était un message de Tallard ou de Marchin :

—Sir, le prince Eugène et Marlborough nous ont tué douze mille hommes à Hochstet, et pris trente-cinq canons, six régiments et cent lieues de pays.

Bientôt les maréchaux vaincus se succédèrent au chevet du roi, comme les anciens prophètes sur les ruines de Jérusalem :

—Sire, disait Villeroy, nous avons été battus à Ramillies, à Anvers, à Gand, à Ostende.

—Sire, disait Villars j'ai succombé à Mons ; mon sang coule encore de mes blessures, je viens vous en offrir le reste.

—Sire, disait Uxelles, les alliés m'accorderont la paix que si vous détrônez vous-même votre petit-fils.

Puis les capitaines réclamaient du pain pour leurs soldats, qu'on ne payait plus..

Puis les gouverneurs de province annonçaient que le peuple mourait d'inanition.

Puis les lieutenents de police apportaient des billets anonymes, déclarant qu'il y avait encore des Ravaillac ; des placards séditieux, des chansons atroces, où le grand roi était traîné aux gémonies.

Et Louis XIV [signifiait aux dames de Marly "qu'il ne pouvait plus les nourrir.." Il vendait son trône d'argent, ses meubles précieux sa vaisselle d'or, il se condamnait au vermeil, et obligeait ses flatteurs à l'imiter. Mais les flatteurs n'envoyaient à la Monnaie que les petites pièces, et gardaient les grosses pour de meilleurs temps (1). Beaucoup même refusaient net, Lauzun, qui répondit en pirouettant :

—Je garde mon argenterie, ne sachant à qui m'adresser pour me faire la grâce de la prendre..

Louis XIV eut alors un moment de véritable grandeur, le plus beau de sa vie, peut-être. Il venait d'apprendre défaites sur défaites, calamités sur calamités.. Ses ennemis envahissaient la France, tout son peuple jetait un cri d'angoisse, son trône même chancelait sous lui.. Il quitte ses jardins de Marly, court à Versailles, y appelle Villars et lui dit :

—Allez combattre à Denain avec ma dernière armée ; si vous êtes vaincu, annoncez-le-moi, et j'irai m'ensevelir avec vous sous les ruines de la monarchie..

Villars s'élance, triomphe, repousse l'ennemi et sauve la France.

Et Louis XIV revient à Marly avec le traité d'Utrecht, qui lui rendait les frontières du Rhin, et assurait l'Espagne à son petit-fils.

Il ne fut pas moins grand, il faut le dire, quand la mort décima sa famille, comme pour se disposer à le frapper lui-même.

Le château de Marly fut encore le théâtre de ces funèbres scènes. Le principal rôle y était joué par Fagon, ce médecin courtisan et diplomate, si solennel et si délié, si puissant et si "comté" à la cour ; "un des beaux esprits de l'Europe," grand physicien, grand chimiste et grand botaniste ; mais aussi grand *saigneur, purgateur* et *clystérisateur* ; qui voulait qu'on mourût selon les règles de la Faculté, et qui mérita sur ce point le rude fouet de Molière.. Les ministres et les princes eux-mêmes s'inclinaient devant la perruque et la canne de M. Fagon, et tout malade qui appelait un autre médecin, nous l'avons déjà dit, encourait la disgrâce de Sa Majesté.. Fagon seul, au défaut de la Maintenon, avait le privilége et le courage d'annoncer à Louis XIV les malheurs de famille. Il s'acquittait de cette mission au petit lever de Marly avec toute la gravité et toute l'autorité doctorale. On le voyait franchir les jardins de son pas habituel ; il entrait calme et silencieux dans la chambre royale ; on lui cédait le chevet du maître comme aux simples jours de médecine ; puis, en donnant la chemise au roi, il lui murmurait à l'oreille :

—Sire, monseigneur le Dauphin, votre fils unique, rencontra, hier, à Chaville, un prêtre qui portait le viatique à un malade ; il mit pied à terre et s'agenouilla. Puis, apprenant que ce malade avait la petite-vérole, il fut extrêmement frappé, et dit qu'il allait sans doute l'avoir aussi ..Ce matin, en effet, le mal l'a pris comme il s'habillait pour aller courre le loup.

Le roi se levait là-dessus couvrait sa douleur du manteau de l'étiquette, travaillait à l'ordinaire avec ses ministres, passait en revue les chevau-légers, et visitait son fils à Meudon.. Sauf la chasse et les jeux, la cour suivait son train, jusqu'au jour où Fagon, revenant plus ému :

—Sir, monseigneur le Dauphin se meurt!.. Monseigneur le Dauphin est mort !

Le père alors triomphait du roi, et Marly voyait défaillir Louis XIV !

Cette faiblesse ne durait qu'un moment.. Le roi se relevait majestueux, et déclarait le duc et la duchesse de Bourgogne Dauphins de France.

Mais à peine avait-on quitté le deuil, que Fagon reparut au petit-lever :

—Sir, la Dauphine trouva hier dans sa chambre une boîte de tabac d'Espagne ; elle en respira, et fut prise aussitôt d'une grosse fièvre..

Et quelques jours après :

—Sire, la duchesse de Bourgogne se meurt ! ..La Dauphine est morte !..

Et le médecin ajouta d'une voix sourde :

—Elle est morte empoisonnée !

L'ange de Marly n'était plus.. mais son mari vivait encore, le digne élève de Fénélon, l'espoir de Louis XIV et de la France.

Or, au bout de cinq jours, Fagon rentra dans la chambre royale, et l'émotion, cette fois, lui coupa la parole..

Le roi balbutia en frémissant le nom du duc de Bourgogne..

—Mort aussi, répondit Fagon ; mort empoisonné comme sa femme !

Et ne sachant d'où partaient ces horribles coups, on se résigna à n'y pas ajouter foi !..

Il ne restait plus que trois enfants de France : les petits ducs de Bretagne et d'Anjou, fils du duc de Bourgogne, et le duc de Berry, son frère cadet..

On déclara le duc de Bretagne Dauphin ; mais il ne le fut pas un mois.. Il mourut à Marly, comme son père, et son frère n'échappa qu'au moyen du contre-poison !

—Il ne me reste donc plus que vous ! s'écria Louis XIV en embrassant le duc de Berry et le duc d'Anjou (depuis Louis XV.)

Et le duc de Berry mourait l'année suivante, toujours à Marly, et toujours par le poison !

Fagon, du moins, n'en douta pas.

Le pavillon royal offrit alors un spectacle auquel le monde eut peine à croire: Louis XIV pleurant de désespoir, et demandant à mourir à son tour.

Ce vœu fut bientôt exaucé.. En lisant un jour les gazettes d'Angleterre, le grand roi y trouva des paris sur sa fin prochaine.—Ceux qui ont parié pour *gagneront, soupira-t-il*, et, *frappé* à Marly le 16 août 1715, il se fit porter à Versailles, où il expira le 1er septembre, on sait avec quelle magnanime résignation.

Tels furent les destins de Marly sous Louis XIV. Pendant quinze ans ce prince y gouverna l'Europe, pendant quinze autres années l'Europe l'y tint en échec. Il fallit y perdre la France elle-même, et il y perdit toute sa postérité, hors son dernier arrière-petit fils.

Sous Louis XV et sous Louis XVI, il ne se passa rien de remarquable à Marly. La cour n'y fit qu'un ou deux séjours par an, au mois de mai ou d'octobre. Mme Dubarry venait de Lucienne aux petits voyages, y présider la chasse et le lansquenet ; Louis XVI, dans ses sages économies, réduisit encore les séjours, et Marie-Antoinette délaissa Marly pour Trianon.

Un jour, en 91 ou 92, le roi devait arriver au château.. On dispose les appartements, l'atelier de serrurerie, les parterres et les jets d'eau. Le jour se passe.., le roi ne vient pas.. On pense qu'il arrivera dans la nuit, et l'on allume toutes les lumières.. Mais la nuit s'écoule, et point de roi. On court enfin à Versailles, et l'on apprend la vérité. Le roi n'était plus libre.. La Révolution l'avait confisqué et ramené à Paris.

Trois jours après, sur le soir, une voiture franchit la grille royale.. Un homme en descend passe une heure au château et disparaît.. Cet homme était Louis XVI, le roi-martyr, qui venait chercher ses papiers, et qu'on ne revit plus.. (1)

Tels furent les adieux de la royauté à Marly-le-Roi.

(*A continuer.*)

(1) Les faveurs de Louis XIV furent souvent mieux placées, notamment le jour où il fit à Le Notre les honneurs de Marly. Le dessinateur des jardins de Versailles, de Trianon et des Tuileries, était alors octogénaire ; le roi le fit porter dans une chaise à côté de la sienne. Mansard les accompagnait à pied avec les courtisans.

—Ah ! s'écria le vieillard, charmé des bontés de son maître, que dirait mon bonhomme de père, s'il voyait comment Votre Majesté traite son jardinier et son maçon !

A la fin de la promenade, Le Notre, ivre de joie, sauta au cou de Louis XIV et l'embrassa devant toute la cour.

C'est ce qu'il faisait chaque fois que le roi revenait d'une campagne ou d'un voyage périlleux.

Louis XIV pardonnait ces excès de dévouement "au plus honnête homme de son royaume."

(1) Tout ce qu'il y eut de grand, dit Saint-Simon, se mit en huit jours à la faïence... Ils en épuisèrent les boutiques et mirent le feu à cette marchandise... Quand à moi, j'avoue que je fis l'arrière-garde : mais quand je me vis seul mangeant dans de l'argent, j'en envoyai pour un millier de pistoles à la Monnaie, et je fis serrer le reste... Je regrettai moins mon argenterie que la malpropreté de la faïence, etc.

(1) Le bon Louis XVI préférait le calme de Marly au fracas de Versailles, et l'humble vin des Marlichois aux liqueurs les plus célèbres. Le grand plaisir de Marie-Antoinette à Marly était d'aller en désabillé, avec ses dames intimes déjeuner au belvéder, en regardant le lever du soleil sur les aqueducs. Le jeune comte d'Artois s'égarait volontiers dans le pays à la recherche des jolis visages. Un soir qu'il rentrait trop tard, et craignant fort d'être grondé, il demande l'heure à un petit paysan.—Il est trente heures, répondit le gars, qui venait d'entendre successivement dix heures sonner, à Marly, à Port-Marly et à Lucienne. Le comte d'Artois fit tant rire le roi avec cette anecdote, qu'il en obtint son pardon.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ALLOCUTION DU PAPE DANS LE CONSISTOIRE DU 17 DÉCEMBRE.

Le pape, dans son allocution du 17 décembre, commence par rappeler les maux dont l'Eglise d'Espagne a souffert pendant la révolution qui retentit encore dans ce grand pays. Il passe en revue les efforts du Saint-Siége pour y régler les affaires de la religion. Il y avait lieu d'assigner des évêques dignes de cette charge à plusieurs églises vacantes. A cet effet, l'archevêque de Thessalonique a été envoyé en Espagne. Ce délégat a réussi à établir des pasteurs munis des qualités requises. Pie IX se félicite d'avoir ainsi pourvu au bien de la religion en Espagne.

Le Saint-Père fait ensuite allusion à l'Eglise catholique en Russie. Il déplore, quoi qu'on ait répandu à ce sujet, d'en être encore à espérer des résultats de ses efforts pour assurer dans ce pays, à la religion catholique, une situation meilleure ; et, à cette occasion, le Pape proteste contre le soupçon pouvant résulter de certains écrits récents, qu'au détriment de l'intégrité du Saint-Siége et de son autorité il attacherait du prix aux tradition particulières de certaines églises.

Mais plus vivement encore le Saint-Père s'élève, dans son allocution, contre les efforts de ceux qui mettent sur le même rang que la doctrine du Christ, toutes sortes d'opinions conduisant à l'indifférence de toute religion. Il se plaint amèrement de ce qu'on n'ait pas craint de le représenter comme favorable à ce système qu'il nomme impie. C'est à tort qu'on s'est autorisé de la conduite qu'il a tenue, des résolutions qu'il a prises dans certaines affaires relatives au gouvernement civil de ses domaines pontificaux, pour le développement du bien et de la prospérité publique, ou de l'amnistie par laquelle fut marqué son avènement au pontificat. C'est uniquement dans l'amour de Jésus-Christ que Pie IX aime également tous les hommes. Tout autre assertion est une injure à son caractère. Devant le pontife romain, il n'y a qu'une voie de vérité et de salut, celle de l'Eglise apostolique et romaine. Rien ne peut être changé dans la doctrine que l'Eglise catholique a reçue de Jésus-Christ pour la conserver, la défendre et la prêcher.

La guerre intestine qui a récemment désolé la Suisse, tient aussi sa place dans l'allocution du Saint-Père. Il la déplore, soit à cause du sang versé dans les horreurs d'une guerre civile, soit à cause des dommages déjà causés par elle aux intérêts catholiques, et de ceux qui en pourront résulter encore, on peut le craindre.

Le Saint-Père puise, cependant, des consolations aux angoisses nées de ces conflits, dans les heureux succès des missions étrangères, et dans l'empressement des fidèles à fournir des secours aux Irlandais.

Enfin, et en terminant, il s'adresse à tous les chefs, patriarches, archevêques, évêques de l'univers catholique, en les exhortant d'être parfaits dans le même sentiment et la même doctrine, et de n'épargner ni fatigues, ni vigilance pour éloigner des pâturages empoisonnés les brebis confiées à leurs soins, et ne jamais les laisser tromper par des doctrines opposées ou étrangères. Pie IX recommande en même temps à tous les princes de l'Eglise, et, par là, se caractérise l'esprit qui domine son pontificat, désormais illustre, de ramener avec *bonté*, avec *patience*, et avec *savoir*, dans le sentier de la vérité et de la justice, celles qui se sont égarées.

NÉGOCIATIONS DE LA RUSSIE AVEC LE SAINT-SIÉGE.

Le rapprochement qui suit est assez curieux. L'empereur de Russie vient d'adresser au comte Bloudow, son négociateur auprès du Saint-Siége, un rescrit ainsi conçu :

" Les efforts zélés et utiles dont vous avez fait preuve dans les différentes hautes fonctions que vous avez exercées ont depuis longtemps fixé notre attention.

" *Appréciant votre zèle et votre circonspection* dans les affaires de l'état, nous vous avions confié une importante mission, qui non seulement exigeait une grande intelligence de la législation en général, mais aussi une connaissance approfondie de toutes les branches qui la composent.

" Cette difficile mission, vous l'avez remplie conformément à notre attente.

" En qualité de notre plénipotentiaire général près le saint-siége apostolique, vous avez su donner aux négociations dont nous vous avions chargé la direction convenable qui vous était indiquée dans nos instructions.

" Le concordat conclu par vous à Rome a donné un résultat positif aux conférences que nous avons eues personnellement avec le feu pape Grégoire XVI, de glorieuse mémoire.

" Ainsi, avec notre consentement et celui du souverain pontife, se trouvent sanctionnées les dispositions légales qui, dès à présent, formeront la base de la juridiction hiérarchico-ecclésiastique de l'église catholique et romaine dans l'empire de Russie. Elles prouvent à nos fidèles sujets de la confession catholique romaine notre sollicitude paternelle et infatigable pour leur bien-être et pour leurs besoins spirituels.

" En témoignage de notre reconnaissance pour le grand service que, par là, vous avez rendu, nous vous accordons très-gracieusement les insignes en diamants ci-joints de l'ordre de Saint-André, et nous sommes votre bien affectionné.

Signé NICOLAS."

Par une coïncidence singulière, ce rescrit où l'empereur félicite M. de Bloudow du concordat qu'il vient de conclure à Rome, est en date du 17 décembre. Or, c'est précisément le 17 décembre que le saint-père a prononcé en consistoire l'allocution dont nous parlons plus haut et dans laquelle se trouve le passage suivant, relatif aux affaires de l'église catholique de Russie :

" Il est aussi un pays beaucoup plus étendu, soumis à un grand prince, et où l'état de la religion catholique, affligée de longues et de terribles calamités, avait attiré pendant beaucoup d'années la sollicitude de notre prédécesseur, de vénérable mémoire. Ces affaires ont réclamé également nos soins tout particuliers. Sans doute nous eussions vivement désiré pouvoir en ce jour vous assurer du succès que nous avions la confiance d'avoir obtenu en quelque point. Certains écrivains ont même avancé, dans les feuilles publiques, cette heureuse conclusion. Nous ne pouvons cependant vous annoncer autre chose encore, si ce n'est la ferme espérance ou nous nous reposons que le Dieu tout-puissant et miséricordieux regardera avec faveur les fils de son église, accablés en ce pays de si cruelles tribulations, et qu'il bénira la sollicitude avec laquelle nous nous efforçons d'y amener la religion catholique à une situation meilleure."

Ainsi, au moment même où le Souverain-Pontife déclare à la face de l'Eglise que les négociations n'ont eu aucun résultat, l'empereur de Russie décore et félicite publiquement son plénipotentiaire pour le remercier du succès qu'il a obtenu !

ETATS-ROMAINS.—Ferrare est enfin évacuée ; c'est le 28 décembre que les Autrichiens, se retirant dans la forteresse, ont remis les postes qu'il occupaient aux Suisses de l'armée pontificale. M. Corboli-Bussi, chargé spécialement par le pape de tout ce qui concerne l'union douanière, est parti pour Naples, afin de négocier l'accession à cette ligne du roi Ferdinand. Un projet d'emprunt a été soumis à la section de finances de la Consulte.

NOUVELLES ETRANGERES.

ANGLETERRE.—Extrait du tableau présentant le revenu de la Grande-Bretagne, durant le dernier trimestre et l'année 1847, finissant le 5 janvier 1848, comparé avec pareilles périodes de 1846.

	1847—4e trimestre.	—Année.
Douanes	4,111,862	18,015,298
Excise	3,246,893	11,730,746
Timbre	1,564,855	6,959,546
Taxes	1,914,983	4,334,561
Impôt foncier	462,567	5,450,801
Poste	208,000	864,000
Terres de la Couronne	40,000	77,000
Recettes diverses	11,746	184,926
Amendes, etc	30,614	216,642
Remboursem. d'avances	74,048	564,046
	11,665,358	48,397,566
Année 1846—	12,120,671	50,625,020
Diminution en 1847.	1,155,313	2,317,454

La diminution de £2,217,454 de l'année 1847 sur la précédente est due à des causes que l'on peut regarder comme accidentelles. Ainsi en 1846, le trésor a reçu de la Chine une contribution de £668,644 et le remboursement des avances présente en 1847 un déficit de 566,365. Ces deux sommes réunies s'élevant à £1,234,009, le déficit de 1847 ne s'éleverait réellement qu'à £983,445, déficit qui s'est montré dans le 4e trimestre et qu'il faut attribuer à la crise financière. En effet les classes pauvres ont éprouvé des misères de tout genre et les classes aisées ont dû s'imposer des privations par suite de pertes réelles ou de versements de fonds inattendus. Les diminutions de l'année 1847 portent principalement sur les douanes et sur l'excise ; mais il faut remarquer que les droits sur les céréales ont rapporté en 1846 plus de £600,000, tandis qu'en 1847, elles entrent en exemption de droits. La diminution sur le droit de l'excise qui est de £361,272 s'explique par une diminution notoire dans la consommation des bières et des spiritueux qu'on ne peut attribuer qu'à la cherté des vivres et à la misère des classes ouvrières. Mais la crise financière touche à sa fin ; la continuation de la paix va ramener le travail et l'aisance et avec eux le revenu de l'Angleterre, diminué en 1847 par suite d'un malaise général, ne tardera pas à reprendre son niveau accoutumé.

REDDITION D'ABD-EL-KADER.—Une dépêche télégraphique a annoncé que l'ex-émir Abd-el-Kader s'était soumis à la France et était arrivé le 20 à Toulon. Le *Moniteur* publie ce matin les détails de cette importante affaire.

Le 20 décembre 1847, M. le duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie, a adressé d'Oran, à M. le ministre de la guerre, une lettre dont voici le résumé. Le prince, qui se trouvait à Oran, avait été informé, par des lettres du général Lamoricière des 16 et 18, de la situation de l'ex-émir. Un engagement sérieux avait eu lieu entre Abd-el-Kader et les troupes de l'empereur du Maroc. L'affaire, commencé avec résolution par le premier, eut d'abord pour lui l'apparence d'un succès, mais elle devint bientôt un véritable échec ; après avoir essuyé de grandes pertes, Abd-el-Kader dut rejoindre en toute hâte sa daïra pour la protéger contre les Angades, qui venaient de tous côtés pour prendre part à la curée. Il se replia ainsi sur une region appelée Agueddin, située entre la Moulouïa, la mer et les montagnes de Kebdana ; il y fut bientôt suivi par les troupes de l'empéreur ; la tribu des Beni-Snassen, désireuse de se faire pardonner son indécision, prit alors les armes et vint attaquer vivement la deïra.

La lettre du général Lamoricière, datée de Sidi-Mohammed-el-Ouassini, le 16 décembre, contient des détails très circonstanciés ; le général fait remonter le récit des événemens à une date un peu plus ancienne.—Dans les premiers jours de décembre Abd-el-Kader était campé sur les bords de la Moulouïa, au lieu dit *Enerma*. Il était fort inquiet de ne pas recevoir de lettres de Bou-Hamedi, qu'il avait envoyé auprès d'Abder-Rhaman. Dans la journée du 9 décembre, l'émir reçut deux cavaliers qui lui portèrent une lettre de l'empereur. Ce dernier lui disait qu'il ne pouvait écouter aucune proposition tant qu'il resterait dans le pays qu'il occupait ; que, s'il voulait venir à Fez, il y serait bien traité ; que ses troupes seraient incorporées dans l'armée marocaine ; que la deïra recevrait des terres ; que s'il refusait, le chemin du désert était libre.

Abd-el-Kader prit immédiatement sa résolution ; il renvoya les cavaliers marocains sans réponse, réunit ses troupes, leur dit qu'il était résolu à tenter la fortune et à essayer de prendre un fils de l'empereur ; que, vainqueur, il continuerait sa marche vers l'ouest, et que, vaincu, il serait toujours temps de demander un asile aux français. Il dirigea son infanterie vers le camp marocain, puis le vendredi soir il la rejoignit avec sa cavalerie. Il avait 1,000 à 1,200 chevaux et 800 à 1,000 fantassins ; il avait laissé ses canons à la daïra.

Son intention était de surprendre les Maro-